



Au final, ce chapitre contient de multiples enseignements que l'on peut récapituler comme suit.

Des problèmes de spiritualité

Les offrandes faites à Dieu

L'histoire de Caïn met tout d'abord le doigt sur un problème de spiritualité, d'autant plus tragique que son erreur intervient dans le cadre d'une offrande faite à Dieu, autrement dit *au sein même du culte* qui lui est rendu. Dans la mesure où le texte parle encore aujourd'hui, il invite à se poser plusieurs questions. D'abord, celle des offrandes faites à Dieu, qui peuvent être de diverses natures (temps, argent, énergie...). Le problème de l'attitude de Caïn sur ce point incite à se demander si ce que nous présentons au Seigneur ne correspond pas à une part *quelconque* de ces ressources, le plus précieux étant gardé pour nous-mêmes. Avec nous, Dieu a-t-il « droit » au meilleur? Il ne s'agit pas d'une approche quantitative, mais qualitative. Le problème n'était pas que Caïn ait offert une offrande de valeur inférieure à celle de son frère, mais qu'il ait présenté au Seigneur une offrande inférieure à ce qu'il aurait pu.

Le texte montre même que l'attitude sur ce point reflète les dispositions intérieures à l'égard de Dieu, car elle peut être révélatrice quant à l'attachement que l'on a, ou dont on manque, pour lui. Cela donne une autre porte d'accès pour l'introspection, une sorte de critère d'autant plus précieux que ces dispositions sont souvent inconscientes ou difficiles à analyser. Si, lorsque nous offrons quelque chose à Dieu, nous ne donnons pas *le meilleur* de ce dont nous disposons à cet effet, cela ne signifie-t-il pas, en sens inverse, qu'il ne représente pas la personne *la plus importante* à nos yeux? En d'autres termes, si nous gardons pour nous le meilleur tout en donnant au Seigneur ce qu'il y a immédiatement après, « juste en dessous » du meilleur, cela ne trahit-il pas le fait qu'il n'est lui-même que la seconde personne la plus importante pour nous après nous-mêmes, ce que les anglophones appelleraient « *second best* »? Au-delà de l'offrande, dont Dieu n'a de toute façon pas besoin, son exigence du meilleur renvoie en réalité à sa volonté d'occuper la première place dans nos cœurs.

Enfin, le mauvais exemple de Caïn montre le contraste entre un esprit de pure offrande, et le fonctionnement par logique de « transaction ». Il s'agit de savoir si l'on agit avec la simple intention de « faire plaisir » à Dieu, ou dans l'espoir inavoué d'un « retour ».

Comment réagir après une erreur

L'histoire de Caïn met aussi en évidence l'importance de notre réaction après un faux-pas, et tout particulièrement dans une situation où nous ne comprenons pas pourquoi quelque chose n'a pas « fonctionné » dans notre relation avec Dieu. La question n'est pas tellement de savoir si nous allons commettre des fautes et pécher, mais plutôt de savoir comment nous allons *réagir* à ces erreurs. Mieux, il s'agit de développer une capacité à prendre du recul sur nous-mêmes y compris dans les situations où nous n'avons pas, à première vue, l'impression d'avoir mal agi, mais plutôt celle d'être victimes d'une injustice, de ne pas avoir été correctement traités. Cela ne signifie pas que le problème viendra toujours de nous, mais il vaut la peine d'éviter l'erreur tragique de Caïn, qui s'est enfermé dans une spirale de ressentiment et de colère, en nous posant à nous-mêmes la question que Dieu lui a adressée : « *Pourquoi es-tu fâché ?* »

Un autre aspect intéressant de ce passage réside dans le fait que ce péché attend une occasion où Caïn aurait *déjà* pris une mauvaise voie (« si tu n'agis pas bien »). En d'autres termes, c'est un choix humain déjà opéré, une mauvaise direction prise au préalable, qui risque de donner prise au « péché », lequel n'attend que cette occasion. Le texte met ainsi le doigt sur un phénomène qu'il ne faut pas ériger en mécanisme systématique, mais dont il convient d'être conscient. Il est sans doute exagéré de dire qu'en commettant certaines fautes, on donne un « droit » à l'adversaire sur sa vie; mais ce qui est sûr, c'est qu'on peut se mettre dans une situation où nous lui donnerons plus facilement prise, où la « pression » de continuer à pécher augmentera. Bien des expériences concrètes illustrent ce risque. Un mensonge en entraîne un autre pour justifier le premier. Le fait de débiter une relation amoureuse dans un cadre illégitime aux yeux de Dieu amène certains à s'éloigner peu à peu de l'Église, ou à se distancier de la Bible parce qu'elle leur rappelle qu'ils sont en situation irrégulière face à Dieu, etc.

Résister au péché

De manière peut-être surprenante, le texte de la Genèse incite à *résister* au péché. Au III^e siècle avant J.-C., un livre de sagesse juive affirmait : « Le lion guette sa proie, ainsi le péché guette ceux qui commettent l'injustice » (*Siracide* 27.10, BJ). L'apôtre Pierre va dans le même sens : « Votre adversaire, le diable, rôde comme un lion rugissant autour de vous, cherchant qui dévorer; opposez-vous à lui, fermes dans la foi » (1 P 5.8). L'image est différente de celle de Genèse 4, mais il s'agit de variations autour d'un même thème : le péché, ou celui qui le suscite, le diable, « attend l'être humain au tournant », que ce soit pour l'attaquer ou le séduire; il s'agit de lui résister.

Cette idée peut étonner, car nous avons tendance à développer un certain fatalisme quant à la vulnérabilité de l'humain vis-à-vis du péché. Notre doctrine du péché, mal comprise, pourrait nous amener à devenir fatalistes et surtout défaitistes. Certes, l'être humain est tellement corrompu qu'il est inévitable que nous commettions des fautes; dans la vie présente, les chrétiens, quoique « régénérés » selon le Nouveau Testament, ne sont pas encore parfaits... Le paradoxe est que cette prise de conscience risque de nous amener à baisser la garde; au contraire, le texte biblique évoque une réalité dynamique, un combat où nous ne devons pas rester passifs. Ce texte n'enseigne sans doute pas que l'homme est *capable* de se dégager de toute inclination au mal sans le Seigneur (la suite du chapitre montre bien que l'auteur n'est guère naïf quant au cœur humain); il suggère plutôt qu'il n'est pas une pure victime, qu'il est responsable de ses dérives et qu'il doit encore, dans une certaine mesure, lutter avec le mal. À combien plus forte raison le croyant, qui dispose de l'aide du Seigneur par son Esprit, a-t-il des raisons de se montrer combatif.

La valeur de la vie humaine

Genèse 4 contient également des enseignements plus généraux sur la valeur de la vie humaine. Certains d'entre eux peuvent paraître aujourd'hui consensuels, mais c'est précisément parce qu'ils ont produit leur effet, même indirect (notamment sur les documents énonçant les droits de l'homme). Trois points au moins sont à retenir. D'abord, nous avons vu la réaction prompte et vigoureuse de Dieu face au meurtre d'Abel : il ne se considère pas comme impliqué seulement quand on

pèche directement contre lui, mais aussi quand on frappe son image, à savoir n'importe quel être humain. Les parallèles avec Genèse 3 ont même montré que Dieu réagit aussi vigoureusement quand on se rebelle directement contre lui que lorsqu'on frappe une de ses créatures humaines. Ensuite, la réponse de Caïn : « Suis-je le gardien de mon frère? » est devenue le symbole d'une attitude égocentrique se défaussant du devoir de se préoccuper d'autrui. La parabole du bon Samaritain (Lc 10.25-37) étend la situation du frère au *prochain*.

Le passage sur Lémek, enfin, dénonce implicitement l'aberration des personnes qui estiment que leur vie en vaut plusieurs autres. Le contraste avec les dispositions de l'alliance du Sinaï est frappant, puisque les préceptes comme la loi du talion (« œil pour œil, dent pour dent ») auront justement pour but de limiter la vengeance en sanctionnant de manière proportionnelle. Il suffit d'ouvrir des livres d'histoire, parfois de suivre l'actualité, pour voir que bien des dirigeants n'ont aucun scrupule à gaspiller sans compter des vies humaines pour leur propre survie, voire simplement pour leur propre gloire.

Vivre dans un monde où civilisation et péché cohabitent

La généalogie des enfants de Caïn souligne une réalité particulièrement sensible pour les croyants : le monde dans lequel nous vivons est à la fois celui des progrès de la civilisation et de la culture, et celui de la violence et du mal. On ne cesse de s'étonner que des pays aussi civilisés que les États européens du début du XX^e siècle aient pu tomber dans la sauvagerie de la Première Guerre mondiale, et que le pays de Bach et de Kant ait pu porter le nazisme au pouvoir. Certains bourreaux exécutaient des innocents sans défense à midi et écoutaient du Mozart le soir. Le drame est que l'un n'empêche pas l'autre. Il est certes des périodes de « décadence », comme pour la fin de l'Empire romain, mais en temps normal, on rencontre des accomplissements artistiques, culturels, etc., dans chaque civilisation, même très éloignée de Dieu. Les humains ne peuvent s'empêcher d'innover, de créer, de refléter quelque peu une dimension de leur statut d'image de Dieu.

Cette vision complexe de la réalité est moins confortable pour nous que certaines approches plus simplistes. Ainsi, certains chrétiens n'écoutent que de la « musique chrétienne » et cherchent à se préserver à tout prix de l'influence du « monde ». Mais il est simplement faux de dire que le « monde » ne produit que de mauvaises choses (et de dire que

les chrétiens font nécessairement de la bonne musique!). Une attitude plus lucide et plus juste consiste à reconnaître la beauté partout où elle se trouve, à se cultiver et à apprendre des autres pour mieux progresser. Certains auteurs bibliques n'hésitaient pas à se servir de textes « païens » pour mieux écrire leurs ouvrages inspirés : l'utilisation (sur la forme) de motifs de la mythologie proche-orientale en Genèse 1-11 en est un exemple; l'adaptation très probable de passages de *l'Enseignement d'Aménémopé*, texte de sagesse égyptien, en divers versets de Proverbes 22.17-24.22 en est un autre⁷. Dans l'Antiquité, les théologiens qui ont le plus rendu service à l'Église furent souvent ceux qui surent utiliser leur éducation « païenne » (en lettres ou en droit) pour l'étude de la Bible ou dans la défense la foi chrétienne. On pense par exemple à Jérôme utilisant ses compétences philologiques pour comparer les manuscrits de la Bible et pour la traduire en latin, ou à Tertullien rédigeant son *Apologétique* sur un mode argumentatif inspiré de ses études juridiques.

Inversement, il convient de ne pas être naïf face à tout ce que l'on présente comme « progrès de la civilisation », car ces derniers peuvent se faire au prix de problèmes éthiques. La réalité semble de plus en plus mêlée à cet égard, de sorte que le discernement devient toujours plus important mais aussi plus difficile.

La prière comme moyen de communion avec Dieu

Le texte de Genèse 4 nous présente aussi une « invention » particulièrement importante : la prière. Même si le « revêtement figuratif » de Genèse 2-3 ne permet pas de se représenter le déroulement réel des événements sous-jacents aux scènes dépeintes, le fait que l'auteur représente les humains comme parlant directement avec Dieu suggère que la prière, forme de contact « à distance », n'est pas nécessairement le moyen *originel* de communication avec Dieu. Mais elle est apparue comme la manière appropriée de lui parler une fois hors du jardin d'Éden. On rejoint ici un thème important du chapitre précédent : celui de la communion avec Dieu.

7. Pour plus de détails, voir Matthieu Richelle, *Guide pour l'exégèse de l'Ancien Testament. Méthodes, exemples et instruments de travail*, Interprétation, Vaux-sur-Seine/Charols, Édific/Excelsis, 2012, p. 302-303.

Cela nous suggère aussi qu'une communication plus directe avec Dieu est à espérer dans l'état final, après le retour de Christ, où nous le verrons face à face. Cela signifie peut-être aussi que les difficultés associées à la prière (ce n'est pas vraiment un dialogue, cela revient à parler à quelqu'un qu'on ne voit pas) ne sont pas si surprenantes que cela, mais associées à l'état actuel des choses : il ne sert à rien de les nier et de faire comme si la prière était une activité spontanément facile; elle demande plutôt un apprentissage et une persévérance. Il faut sans doute aussi y voir une *chance* presque inespérée : même expulsés du jardin d'Éden, le lieu de la communion première avec Dieu, il est possible de communiquer avec lui, d'être en relation avec lui. Le fait que Jésus priait, et priait beaucoup, montre la grande valeur de cette activité.

Avant de passer au chapitre suivant, il faut relever que Genèse 4 dépeint un Dieu persévérant dans la grâce. Il se montre *prévenant* en posant une question à Caïn avant que celui-ci ne dérive totalement; il accepte *par grâce* de lui apposer une marque pour le protéger, alors que Caïn ne méritait que d'être sanctionné. Il donne aussi à Ève une nouvelle descendance (v. 25) qui sera celle du salut, ce qui montre que Dieu poursuit son plan avec patience, préparant la suite. C'est aussi ce que va montrer l'étude des généalogies des chapitres 5 et 11.